

LA JEUNE VIE

VIVIEN GRANDJEAN

LA JEUNE VIE

Poème en mille vers offerts au monde

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042515379

Dépôt légal : juin 2025

*Qui sont donc ces humains qui écrivent sur la vie,
qui plus est quand ces derniers l'ont à peine commencée ?*

La nuit tombe, ou se lève, hélas ! mort au sommeil.
Ce soir, le ciel s'est tu en ne me disant rien,
Pas un mot, que du vent où glissent les moyens
De voir, près de ce monde, un invisible éveil.

Mes yeux, près d'une étoile, enivrent ma pensée ;
L'univers est si pur et j'en suis l'inconnu.
Je ne suis qu'un passant dévalant l'avenue
De la céleste vie où tout est élancé.

Je ne suis qu'une plume à l'entrecroisement
De la pensée de l'Homme et de mon corps sur Terre.
Je me veux être loin, très loin du planétaire,
Pour fuir l'immensité de tous nos éléments.

Comme un journal de bord, en mille alexandrins,
Je vais me laisser libre au fondement du cœur
Pour être ce terrien recherchant la hauteur
Sur l'île imaginaire où je suis souverain.

Tout est ici. Autour du vide qui m'entoure,
J'admire les passants, toujours l'air baladeur,
Et leur allure avide affine la grandeur
Qui croît face à leur pas tout droit loin de l'amour.

Ils marchent sans raison, ils marchent sans gaieté,
Et sont à chaque rue poussés par la besogne
Qui les voit délaissés dans des cœurs qui se cognent.
J'aurais aimé parler à la célérité

Pour lui dire à quel point nous sommes impatients ;
La foule bat son plein sur les pavés du monde
Sans voir ni regarder comment l'amour se fonde.
Si l'aveugle amoureux est lui-même omniscient

Du désir qui l'entoure, alors, l'homme qui voit
Devrait, sans même un son, jouir de tous les tableaux,
Tel un marin en proie à la beauté de l'eau.
Il devrait chaque jour le crier sur les toits

Sans jamais s'arrêter. Il devrait, par ses mots,
Être un voyage à deux, pareil à une éclipse,
Où la Terre, en croissant de soleil vers l'ellipse,
Chercherait la fraîcheur avec un chalumeau.

Je crois que ce temps-là est un rêve sans nuit
Qui se berce en journée quand il est pris d'éveil.
Il pourrait s'endormir derrière le sommeil !
Je crois que ce temps-là viendra passé minuit,

Quand les corbeaux de l'ombre auront été meurtris
Par un déluge en vrac sous l'azur permanent.
Il faut ouvrir la cage aux colombes flânant
Dans ce décor suspect sujet aux veuleries.

Il faut laisser le ciel voler paisiblement !
Sinon l'orage meurt et sa foudre s'éteint.
Moi, je veux voir l'éclair dans le soir du matin
Où blanchit sur l'éther la folie des amants.

Que faire de l'envie face aux déserts des pleurs ?
Le rêve suffit-il à être imaginé ?
Faut-il attendre une heure ou des milliards d'années
Pour comprendre les plaies cachées dans la douleur ?

Tel l'honneur s'interroge, au savoir ébréché,
Je vais, l'âge obligeant, rejoindre la raison,
Qui enfle chaque année aux couleurs des saisons
Dans un lavis fait d'eau qui sombre desséché.

Comme un tableau de fleurs dans les bras d'une femme,
Je me laisse porter par le vent de la toile
Sous l'arche de la pluie arrosant les étoiles,
Où s'illumine en joie le bouquet de la dame.